

La Vie à Paris

Lamartine et son Ami Dubois

J'allais revenir au mélodrame judiciaire des compagnons de Bonnot et à la redoutable tragédie de la guerre balkanique, mais un livre que j'ai pris tout à l'heure chez le libraire me reportait bien loin vers le passé et m'éloignait de l'angoisse présente. C'est un volume de souvenirs rassemblés par M. des Cognets sur la "Vie intérieure de Lamartine" d'après les Mémoires inédits de J. M. Dargaud, l'intime ami du poète. Je ne sais si la génération nouvelle connaît ou lit encore Dargaud. Ce fut un écrivain supérieur à sa destinée. Sur Jane Gray, sur Marie Stuart et Elisabeth il publia des livres remarquables, et ses quatre volumes de "Histoire de la liberté religieuse en France" méritent d'être consultés et réservés de nobles surprises au lecteur. Michelet l'aimait beaucoup, et puis il est question d'une interprétation nouvelle de "Hamlet", que les curieux lisent le "Voyage en Danemark" de M. Dargaud, ils y trouveront une intéressante étude sur le prince névropathe. Dargaud a donc écrit sur ses relations avec Lamartine deux "Souvenirs" qui s'ajoutent, pour mieux faire connaître, et par conséquent glorifier le poète de "Jocelyn" aux travaux des Alexandre, des Dommie, des Eugène-Polletan, des Henry Cochon, des P. de Lacretelle, des Laprade, M. Léon Scléa a publié un volume, les "Amis de Lamartine", où ne figure pas un ami dévoué du grand écrivain, un de ces amis obscurs qui ne font point parade de leur dévouement, mais qui ont rencontré, toujours prêts, lorsque la mauvaise fortune pousse un homme à chercher un point d'appui, une main amie, dans l'ombre. C'est d'un M. Dubois, un voisin de Lamartine à Saint-Point et un intermédiaire loyal entre le poète et ses créanciers, qu'il s'agit. J'ai voulu, laissant là le livre nouveau, relire les lettres — inédites — qu'échangeaient durant tant d'années le poète et son voisin. Elles sont dramatiques, poignantes, navrantes souvent. Elles me font plaindre plus profondément Lamartine, poursuivi durant toute sa vie par le spectre effrayant de la Dette. La Dette! C'est en un mot l'existence du poète — depuis sa jeunesse superbe jusqu'à sa vieillesse accablée. La Dette! Elle le poursuit, elle le talonne, elle l'effare, elle le strangle, elle se débat contre elle. Plus encore que Balzac elle est le fantôme de ses nuits, le sanglant coup d'épée de son labeur. Jean Lavigne, l'écrivain m'connais, a cité ces paroles d'un grand écrivain à propos de Lamartine: "Quand la nature crée un homme de génie, elle lui secoue son flambeau sur la tête et lui dit: "Va, sois malheureux!" Et ce fut la destinée de Lamartine, baissé au front par la Gloire et sacré par la Douleur. Je choisis quelques lettres parmi beaucoup d'autres. Entre le poète de la "Chute d'un ange" (on parlera à propos de lui de la "Chute d'un arche", les insulteurs trouvent toujours le mot, et le conseiller quasi-quotidien, le dialogue est intéressant. Lamartine est député. Il n'est pas très satisfait de ce qu'il a apporté à la Chambre. S'il siège "au plafond", c'est qu'il discerne sous ses pas "un lac de terre et d'eau" qui ressemble fort à une mare. Il écrit à son ami: "Paris, 18 décembre 1839. Mon cher voisin et ami. Personnellement, je ne puis faire plus que je n'ai fait pour M. de Vaublanc. La série de mon intervention est épuisée. Je n'ai été récompensé de toutes mes démonstrations d'intérêt en sa faveur que par les plus absurdes suppositions répandues contre moi à Cluny par lui ou par ses amis. J'ai fait plus pour lui que pour un homme qui m'eût intéressé personnellement. Il a lui-même, et lui seul, détruit tout ce que nous tentions pour le sauver, et de plus il nous a fait attribuer sa perte. Je lui ai dit hier à lui-même, "en bon français" "qu'il aille où il voudra." "Rien de nouveau ici — que la lâcheté et la corruption générales. Je voulais au moins reconstituer quelque chose de stable et d'indépendant dans la Chambre, un petit caillou au milieu de ce lac de terre et d'eau. Grand retentissement, grand applaudissement dehors, mais ceux-là mêmes que je voulais dignifier et sauver conspirent les premiers contre moi. Les 221. M. M. M. plus haut, plus bas, tout conjurent contre la réunion. Il n'y a rien à faire d'un pays sans caractère viril. Il faut être

patient comme le bon Dieu si l'on veut espérer quelque chose pour la vraie liberté. "Quant à mon ambition, j'en ris, ici comme à Saint-Point. Je serais bien fâché que le pouvoir me vint avec de tels instruments. Qu'en ferais-je? Je n'en ai qu'une seule, c'est de me tenir à l'écart de tout pouvoir dans un temps où on ne peut l'emprunter qu'à des complaisances honteuses et l'employer qu'à des nullités. Si jamais je le désire, c'est quand j'y aura un grand usage à en faire. Quand? "Adieu et amitié. "LAMARTINE." Un peu plus tard, autre lettre d'un autre ton. Lamartine vient de prononcer un discours retentissant. Son voisin lui écrit, le félicite. Le poète répond, devenu tribun: "Mon cher voisin et ami. "En mot entre dix mille. Car depuis six jours mon bureau est une table de bureau de poste. Mais l'amitié a l'œil droit. Elle reconnaît votre ferme et large écriture; elle lit et elle répond: "Je prends le terrain et non les hommes" de la gauche. Le terrain est à moi parce que j'ai su le conserver dix ans dans toutes les questions libérales. Ils ne peuvent pas m'en chasser. C'est tout ce qu'il me faut. Ne vous inquiétez pas du reste. J'y agirai dans ma liberté. Quand ils m'appuieront, tant mieux; quand ils feront du gâchis, tant pis pour eux, tant mieux pour moi qui m'y opposerai tout haut. "Le terrain libéral et très libéral est le seul sur lequel on puisse rallier les grandes forces vives et neuves dont ce pays aura besoin dans quelques années. Voilà la pensée de ma situation!" (Et c'est Lamartine qui souligne la phrase). "Cela dit, ajoute-t-il, méditez-le et vous verrez que j'ai raison. "Au reste l'étrémelette tombée de la tribune a contre mon attente allumé un incendie des esprits, "dont rien ne vous donne l'idée. Je ne croyais pas la désaffection si profonde et "je m'en effraye." A ce coup de tocsin les forces me sont accourues de toute part avec "fanatisme." J'ai "tâté le pouls" de toutes les opinions, je sais à quoi m'en tenir et je rentre dans l'attente et le repos. "Adieu et affection. "LAMARTINE." "3 février 1843." Mais sous ce triomphe de l'orateur se cachent la détresse d'esprit, l'inquiétude du propriétaire endetté qui a, comme le pays, ses échéances — ses dettes personnelles. M. Dubois lui en fait le total en lui disant, en lui répétant: "Prenez garde!" Mais le poète, optimiste quand même, halluciné par le succès inévitable selon lui, réplique: "J'ai lu. Vos chiffres de mes dettes sont à peu près exacts. Celui de mes ressources ne l'est pas autant. Peu importe. "Je ne demande qu'à vendre, mais "non à tout prix." La justice est toujours bonne à cela. J'aurai vendu avant deux ou trois mois, à moins d'un tremblement de terre. Je suis descendu aussi bas que possible, à moins d'un saut-qui-peut. "Des amis? Où les trouvez-vous? Dites-moi l'adresse. Excepté vous. "Et si je ne vends rien encore, ne serai-je pas perdu (si les propositions magnifiques du "Conseiller du peuple" tiennent)? Ils ont mon acceptation. Il faut presser leur engagement et les 300,000 francs qui les engagent et me sauvent en ce moment. "Loin d'être froissé, je suis pénétré de votre lettre. Elle a du cœur encore plus que des chiffres. "Quant à aller à Paris, impossible sans que j'aye (sic) les 300,000 francs du "Conseiller" et le traité. "Marche de flanc. Non! Elles perdent l'homme. "Adieu et tendresse." C'est après février 1848 que Lamartine écrivait cette lettre. Mais cinq ou six ans auparavant son autre conseiller (j'entends M. Dubois) lui avait déjà, je le répète, crié casse-cou, en lui indiquant le danger qu'il y avait pour un homme d'Etat à se laisser dévoyer, discréditer par la dette. Et magnifiquement, bravant le destin avec une sorte de geste à la Child Harold, Lamartine avait fait à son ami effrayé cette fière réponse: "Monceaux, 28 novembre, 1843. "Monsieur, et ami, "Je vous ai reconnu à cette amitié active et efficace qui ne compte pas les difficultés devant un sentiment. Je vous attends demain ou quand vous serez libre. "J'ai les notes des bois, mais je ne ferai rien sans vous avoir vu. "Quant aux bons et affectueux conseils, je les reçois avec reconnaissance, car je suis de quel cœur et de quel excellent esprit

effort avait été lous pour sa probité et son désintéressement. "Mais je ne sache pas, disait-il, qu'il se soit ruiné. Le général Foy est resté ce qu'il était en commençant, pauvre et vivant de privations. Un peu d'aisance ne lui aurait pas nu. Et quant à Fox et à Mirabeau, l'un a été flétri comme un joueur effréné et l'autre comme un dissipateur insatiable réduit à aliéner son indépendance. "Et l'honnête provincial répète, redit, crie bien haut à Lamartine: "Il faut sortir de là! Il faut secouer le fardeau de la dette!" Oh! il n'entend pas que le fastueux voyageur en Orient soit condamné à une existence médiocre: "Votre nature y répulse. La fée qui présidait à votre naissance vous a doué en prince et non en Diogène. La pensée de voir M. et Mme de Lamartine dans la détresse est un contre-sens et une supposition qui révolte... Qu'un pauvre diable comme moi trotte dans la boue et se niche dans un grenier, c'est triste, mais ça peut encore passer... Mais vous!" Il y a dans cette correspondance entre l'homme du fait et l'homme du rêve une sorte de grandeur tragique. M. Dubois conseille de vendre. Une amputation sauverait le malade. Tout compte fait, Lamartine gardera Saint-Point, et en plaçant, en viager l'argent résultant de l'aliénation de ses bois et fermes, il aura quatre-vingt mille livres de rente. "C'est ce qu'il vous faut." Mais Lamartine ne se résigne pas à se laisser "opérer." Il compte sur la succession de Mme de Villars, il va écrire les "Girondins", il a devant lui la perspective de "ressources énormes." Il attendra. Son optimisme invétéré le possède tout entier. Et quelques années plus tard, l'excellent Dubois lui écrira: "En bien, très cher monsieur, voyez combien dans la réalité les choses deviennent sévères, rigides, difficiles, fatales, inexorables. Vous avez depuis lors touché la succession, touché les "Girondins" et puis "Raphaël", et les "Confidences", et les feuilletons de la "Presse", et l'"Histoire de la Révolution de 1848", et "Toussaint Louverture", et le "Conseiller du peuple." Quelle énumération dorée! Et cependant votre position financière est devenue pire qu'elle n'était alors!" Ce M. Dubois estime que Lamartine avait gagné trois millions avec sa plume. Trois millions dépensés en travaux agricoles, en entreprises diverses, en charités, en libéralités. "Car c'était l'instinct de nature en même temps qu'un devoir religieux." Il avait la main aussi ouverte que la large main de Dumas père, mais il y avait moins de bohème dans sa générosité. "Quand il avait touché des sommes d'argent, dit M. Dubois, ce lui semblait un besoin de les distribuer." Il allait même jusqu'à se priver pour autrui lorsqu'il était à bout de ressources. Lorsque le général Cavaignac le remplaça au pouvoir, il se retira de la Chambre et de Paris et alla faire les vendanges à Montceaux. Là il avait établi un bureau pour l'expédition du prospectus de souscription aux quatorze volumes de ses "Œuvres choisies." Le bon Dubois arriva là, un matin, et s'y trouva avec la veuve d'un pauvre homme de lettres qui peu d'années auparavant s'était voué à M. de Lamartine, l'avait suivi comme un chien, prêt à le défendre, et s'imaginant que certains partisans fanatiques de Ledru-Rollin voulaient mal de mort à celui que le peuple appelait "Saint Jean Bouche-d'Or." La veuve, misérable, menacée d'expulsion si elle ne payait pas son loyer, venait, au nom de ses enfants, solliciter un secours. Elle éclatait en sanglots et Lamartine, très ému, dit à son voisin: "Mon pauvre Dubois, avez-vous quelque argent en caisse?" — Hélas! non, comme vous pouvez le savoir par mes dernières lettres. Lamartine soupira: "Vous ne m'avez pas dit la somme que vous avez absolument nécessaire, madame." — Je dois quatre cent cinquante francs, pour mes loyers arriérés. Si je pouvais les donner on ne me mettrait peut-être pas sur le pavé, moi et mes petits! Lamartine réfléchit. — Attendez un moment, fit-il. Je vais trouver ma femme! Il demanda en hâte à Mme de Lamartine si elle avait encore quelque argent dans le tiroir du secrétaire où il déposait son traitement de député servant spécialement aux dépenses du ménage. Mme de Lamartine ouvre le tiroir. Il s'y trouvait encore un billet de banque. Un billet de cinq cents francs que le poète prit en disant: — Je le rapporterai cela quand je reviendrai de la Chambre.

El allant à la pauvre femme: — Prenez ça! dit-il. Elle n'osait. Il lui mit alors le billet dans la main: — Prenez, prenez donc! Si je dois sombrer, ce n'est pas cette somme qui m'en empêchera. — Je n'en sais rien, dit alors l'excellent Dubois, mais ce que je sais, c'est qu'elle augmente pour vous un trésor de bonté auquel la rouille et les voleurs ne pourront rien. En tout cas, j'ai confiance que Celui qui donne leur pâture aux petits oiseaux ne refusera pas à M. de Lamartine le pain quotidien. Il a paru une étude, tirée à fort peu d'exemplaires — et que je n'ai pas lue, — sur ce M. Dubois qui, mort en 1866, voulut qu'on inscrivit sur sa tombe cette inscription: Faites graver sur mon tombeau, Après la parole divine: Il fut l'ami de Lamartine. M. J. Caplain a réuni sous ce titre: "Edouard Dubois, Lamartine et Mme Valentine de Lamartine" des documents infiniment précieux, me dit-on. Je ne puis juger des rapports de Lamartine avec M. Dubois que par les lettres que j'ai sous les yeux, mais le dévouement, l'affection militante, la fidélité en amitié font du "bonhomme" Dubois une haute et touchante figure. Si l'on écrit jamais une "Histoire complète" de Lamartine, Edouard Dubois y aura sa place comme Dargaud, comme Ronchaud, comme Alexandre. On paraît se rendre compte des rapports qui existaient entre le "bon voisin" et le poète par ces trois lettres de dates différentes qui marquent comme des étapes de la vie — et du martyrologe lamartiniens. M. Dubois n'avait pas les mêmes opinions politiques que Lamartine. Mais celui-ci lui disait: — Qu'importe! N'oublions pas que nos herceaux ont été abrités sous les mêmes feuilles de saules! Et en effet ce vallon de Milly, entouré de montagnes boisées aux pentes garnies de vignes, est très étroit au fond, avec quelques prés seulement et un ruisseau bordé de saules. M. Dubois habitait Saint-Laurent. Et Lamartine, en 1844, lui écrivait: "Monceaux, 5 octobre 1844. "Cher voisin, "Je vous ai attendu un espiègle tous les jours depuis quinze jours. Pourriez-vous venir dîner mardi à Montceaux? Vous traversiez le baron d'Estèbe, aussi grand catholique que vous, et nous tous aussi bons chrétiens que Fénelon. De plus vous savez qu'en cette saison j'ai à vous soumettre deux intérêts que je voudrais bien vous payer à présent. "Quant à ceux du cœur, jamais. J'aime ma dette et je ne l'acquitterai pas. "Mille hommages à Mme Dubois et un regret aux feuilles mêmes des arbres de Saint-Laurent! "LAMARTINE." Puis la révolution arrive, Lamartine combat, et après la lutte vient se reposer à Monceaux. Il écrit: "Monceaux, 9 octobre 1848. "Mon cher et excellent ami, "Merci des bonnes dispositions matérielles pour ma visite de reconnaissance à Cluny. Mais je ne voudrais à aucun prix mettre cet appareil à mon humble et modeste démarrage. Ce serait solliciter une ovation, agiter la rue. La République m'en préserve! "J'irai un de ces jours prendre le guide chez M. Bressoud et mettre mes cartes. Mais je suis retenu au lit par le rhumatisme annuel et la fièvre qui le suit et le guérit. Tout est remis; venez nous voir quand vous aurez satisfait au cœur et à la famille. "Adieu et attachement. "LAMARTINE." "P.-S. — Tout va bien à Paris et dans les départements. La République n'a heureusement aucun besoin de moi. On peut la servir. Tout le monde s'y rallie par raison. C'est là ce qui fait les gouvernements solides. J'espère sortir dans un an de toutes les affaires et me remettre aux pensées graves de l'âge qui avance. Je suis de la nature du framboisier, qui porte ses fruits à l'ombre." Les fruits que devait porter encore Lamartine, c'était le labeur de son admirable, douloureuse, navrant et magnifique vieillesse. C'était le "Cours de littérature" — véritable monument littéraire, — c'était la série des "Grands hommes", c'était cette "Histoire de la Restauration" c'était "Turquie", que le poète écrivait comme à la lueur des canonnières de la guerre d'Orient. Je contrai quelque jour cette lutte finale contre la destinée, si ces évocations intéressent le lecteur.

réclamait cent dollars pour honorer. Heureux X.I Il a eu la joie de voir son argent passer de la poche d'un coquin dans la poche d'un honnête homme! "Paris, 18 mai 1850. "Voilà une charmante et touchante lettre, mon cher ami. Que n'étais-je avec vous sur la terrasse avec mes chiens couchés à nos pieds au soleil! J'ai peur de ne revoir jamais ces soleils. "Mes affaires vont très mal depuis la guerre. Les abonnés ne se retirent pas, mais les paiements se suspendent. J'ai clos la souscription, dont les frais énormes et l'"incurie" de l'administration enlevaient plus que la recette dans ces derniers temps (ceci entre nous deux). Je la reprendrai, mais sous mes yeux et sous ma main sans intermédiaire ruineux, à la première éclaircie, si l'y a éclaircie du côté de Alpes. "Donc après avoir payé plus million en un an, je ne puis plus rien payer, car je ne fais plus rien avant la fin de l'année. Alors je pourrai payer environ trois ou quatre cent mille francs encore. Il me faudra un délai amical pour les trois autres ou quatre cent mille francs restants. Puis tout sera fini quant aux chirographaires. "Pour les 700,000 d'hypothèques, vendez-moi donc Milly ou même Montceaux. Je n'y tiens pas, je suis déraciné de cœur. "On dit que demain, vendredi, le conseil municipal de Paris me vote une assez jolie maison de campagne-ville appelée la "petite Muette", au bout de l'avenue de Saint-Cloud, à la porte du bois de Boulogne, en dedans des fortifications. Si cela se réalise, ce sera un agréable asile pour ma vie et celle de ma femme et de ma nièce Valentine. Ruiné je pourrai l'habiter, non ruiné je pourrai la louer avantageusement pour la belle saison à des étrangers. "Quant au fait, faites avec Nevillon et Planche ce qui sera largement nécessaire à chaque vigneron pourvu que vous puissiez attendre le paiement en novembre. Mille tendresses. Ma femme est guérie. "LAMARTINE." Oui, Lamartine mériterait d'avoir son historien définitif. Les excellents écrits des critiques ou biographes que j'ai cités rendent la tâche facile. Et rien n'est plus intéressant que la vie d'un homme étudié de près, dans sa pensée, dans ses efforts, dans sa douleur. Un autre de nos contemporains — un contemporain du siècle passé — allait avoir son historien: c'est M. Thiers; et l'historien, c'était et c'est M. Raymond Poincaré. Le président de la République interrompt son "histoire" du président de la libération du territoire pour vivre cette histoire inconnue dont le premier chapitre s'est ouvert il y a quelques jours. L'homme d'Etat écrivain, qui allait évoquer son prédécesseur, va présider aux destinées de la patrie. Que ces sept années soient glorieuses et fièrement heureuses pour notre bien-aimée France! M. Poincaré, en son uniforme d'officier de chasseurs alpins et en sa qualité de Lorrain, a déjà sa légende et sa juste popularité. Il est à la fois le gardien vigilant de la loi et de la frontière. Dans les sept années qui commencent, que la patrie poursuive sa route dans la paix, le travail, le rayonnement de l'idée, mais n'oublions pas que ce fut durant le septennat qui s'achève que le réveil des énergies nationales se fit sentir, et que les années de M. Fallières — en sa retraite de philosophe et de lettré, le président se le redira sans nul doute, — ces années d'angoisses et de résolutions viriles entendirent le coup de clairon qui sonna la diane. JULES CLARETIE.

CHANSON PAIMPOLAISE

Les marins ont dit aux oiseaux de mer: "Nous allons bientôt partir pour l'Islande, Quand le vent du Nord sera moins amer Et quand le printemps fleurira la lande." Et les bons oiseaux leur ont répondu: "Voici les muguet et les violettes. Les vents sont plus doux; la brume a fondu; Partez, ô marins, sur vos goélettes." "Vos femmes ici prient à genoux. Elles vont seront constamment fidèles. Nous voudrions bien partir avec vous, S'il ne valait mieux rester auprès d'elles." "Nous leur parlerons de votre retour; Nous dirons les gains d'une pêche heureuse. Et comment la nuit, et comment le jour, Comment votre cœur bat sous la vareuse." "Et nous les ferons renaitre à l'Espoir. Tandis que, les yeux tournés vers le pôle, Elles s'en viennent, au tomber du soir, Pleurer deux à deux sur les bancs du môle." CHARLES LE GOFFIC.

Les mariages dans l'Inde

On sait que les mariages prématurés sont une des misères de la population féminine dans les Indes. Bien ne le montre mieux, dit le "Bulletin de l'Asie française", que les chiffres des derniers recensements. Au mois de mars, 1911, on comptait, comme femmes mariées, 302.425 fillettes âgées de moins de cinq ans, dont 17.700 étaient déjà veuves et condamnées pour la vie entière, par la coutume hindoue, à le rester dans les conditions les plus pénibles et les plus humiliaires. Entre cinq et dix ans, le nombre des épouses s'éleva à 2 millions et demi, celui des veuves à 94.000. Sur les 19.250.000 jeunes filles, de dix à quinze ans, recensées à la même date, 6 millions et demi étaient mariées, 22.000 étaient veuves. Au total, il y avait 9.412.642 mineures de seize ans engagées dans les liens conjugaux, tandis que trois millions et demi de garçons du même âge avaient seuls suivi leur exemple. En poursuivant l'étude du recensement, on constate que, sur 12 millions et demi de femmes ayant de quinze à vingt ans, 10 millions et demi sont mariées ou veuves alors que, sur 13 millions et demi d'hommes ayant les mêmes âges, à millions et demi seulement ont quitté le célibat. Autre remarque intéressante: bien que les mariages précoces soient une coutume particulière aux Hindous, aucune autre des grandes communautés qui vivent auprès d'eux ne s'abstient rigoureusement d'imiter leur exemple; c'est ainsi que 3.630.000 Musulmanes, mariées ou veuves avant seize ans, accroissent encore la misère féminine de l'empire. Admettons l'astuce des anciens Hindous qui, pour éviter l'encombrement causé par cette prodigieuse quantité de veuves, leur avaient persuadé de se brûler sur le bûcher de leurs maris! Toutefois, on ne peut vraiment pas regretter cette coutume. Mais on s'étonnera que la morale et protestante Angleterre n'ait pu, depuis deux siècles, exercer une plus heureuse influence sur les mœurs hindoues. Fidélité alsacienne Touchant exemple de fidélité alsacienne. Un simple matelot, Célestin Gally, qui avait servi pendant de longues années dans la marine française, revint, il y a quelques années, dans son village de Le-toubach, en pays annexé. A sa famille et aux amis qui l'entouraient, il déclara: — Je n'en ai plus pour longtemps à vivre, c'est pourquoi je veux vous dire tout de suite que quand je serai mort, je désire être enterré en libre terre de France. Et il montra alors à ses compatriotes deux grands sacs remplis de terre qu'il avait rapportée de France. Célestin Gally est mort, la fosse où l'on descendit son cercueil a été comblée, selon son vœu suprême, avec la terre française qu'il avait rapportée.